Kadri Alice, Moreno Yolanda, Echevarría Ana (eds.)
*Circulaciones mudéjares y moriscas. Redes de contacto y representaciones*

Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas (*Estudios árabes e islámicos. Monografías*)
2018, 395 p.
ISBN : 978-84-00-10403-0

Ce volume, issu d'un colloque international organisé en octobre 2014 à la Casa de Velázquez (Madrid), dans le cadre du programme de recherche « Los mudéjares y moriscos de Castilla (siglos XI-XVI) » soutenu par le Ministerio de Economía y Competitividad et dirigé par Ana Echevarría Arsuaga, s'inscrit dans une riche tradition, celle des études consacrées aux musulmans d'Espagne avant et après leur conversion, qui est toujours vivace dans la péninsule Ibérique et qui connaît aujourd'hui en France un regain de vitalité après quelques fluctuations.

Bien que les co-éditrices soient toutes trois médiévistes – Ana Echevarría Arsuaga, dont les recherches sur les mudéjars sont bien connues, s'est en effet entourée de deux jeunes chercheuses de talent, une hispaniste, Alice Kadri, dont la thèse s'inscrit dans le courant actuel de renouveau des études sur les textes *aljamiados* du XVe siècle, et une historienne qui a récemment publié une monographie sur les mudéjars de Talavera de la Reina, Yolanda Moreno Moreno[1] –, leur entreprise se rattache à l'histoire sociale et culturelle des musulmans d'Espagne sur une longue durée, puisqu'elle embrasse le temps des mudéjars, depuis le XIe siècle, et celui des morisques, jusqu'à la veille de l'expulsion.

L'ampleur de la période envisagée n'interdit pas cependant de porter la plus grande attention aux points d'articulation. Ainsi, le traitement des « circulations mudéjares et morisques », objet du volume, est attentif aux conséquences des décrets de conversion sur la mobilité et les circulations des individus et de leur culture ; en revanche, le volume n'envisage pas les flux de populations résultant de l'expulsion elle-même, les « diasporas morisques » ayant déjà été l'objet de nombreuses publications, encore augmentées à l'occasion du 400e anniversaire de l'expulsion en 2009. Dans l'ample cadre temporel ainsi établi, le volume laisse également de côté les formes de mobilité forcées (les migrations de communautés entières, dans le contexte de la réorganisation des territoires pris aux musulmans à l'époque médiévale, ou, plus tard, les déportations de morisques après la révolte des Alpujarras, ou encore les déplacements de captifs et d'esclaves), pour privilégier les déplacements volontaires, certains réalisés avec l'accord des autorités chrétiennes, et leurs modalités.

Le choix thématique qui a été fait est expliqué dans l'introduction par la nécessité de mieux prendre en compte les relations qui existaient entre des communautés mudéjares, puis morisques, de taille très variée et souvent éloignées les unes des autres. Selon les éditrices, la prise de conscience de la variété des situations des communautés musulmanes, avant et après la conversion – une prise de conscience relativement ancienne, si l'on songe à un célèbre article de Fernand Braudel publié en 1947[2] – et la tendance de la recherche à privilégier les études locales très fines, comporteraient le risque de perdre de vue les contacts et les circulations entre des groupes de mudéjars puis de morisques répartis dans la péninsule Ibérique, et avec l'autre rive de la Méditerranée et même l'Orient.

Autre affirmation fondatrice : d'emblée, les éditrices du volume posent, comme un axiome, que la réduction de la mobilité des communautés mudéjares soumises à une autorité chrétienne, puis des morisques après la conversion, est « un mythe »[3]. Mais si plusieurs des contributions font allusion aux dispositions légales qui entendaient contrôler ou limiter les déplacements de ces populations, pour démontrer leur inefficacité ou souligner les dérogations possibles, sans doute n'aurait-il pas été inutile de leur consacrer, en préambule, une rapide mise au point.

Le volume offre une structure équilibrée. Un premier ensemble de trois articles (Pablo Ortego Rico, Jean-Pierre Molénat, Xavier Casassas Canals) traite de différents types de mobilité des mudéjars et s'intéresse aux réseaux qui permettaient cette mobilité. Une seconde partie, composée de quatre contributions (Serafín de Tapia Sánchez, Luis Araus Ballesteros, Trevor J. Dadson, Alice Carette-Ismaïl), concerne les morisques et la manière dont ils parvinrent à surmonter les efforts des autorités pour les fixer dans un territoire. Une troisième partie rassemble quatre chapitres (María Jesús Viguera Molins, Hossain Bouzineb, Nuria de Castilla, Alice Kadri) consacrés à la transmission d'informations et de savoirs sous la forme de manuscrits. Enfin, Stéphane Boisselier clôt

(1) *Mudéjares en Talavera de la Reina (1450-1502). Una minoría religiosa integrada en el circuito económico de la villa*, Talavera de la Reina, 2018.

(2) « Conflits et refus de civilisation : Espagnols et morisques au XVIe siècle », *Annales*, année 1947, 2-4, p. 397-410.

(3) « la fijación de mudéjares y moriscos a la tierra antes de su definitiva expulsión o, dicho de otra forma, la reducción de su movilidad es un mito » (p. 12).



BCAI 34 (2020) Kadri Alice, Moreno Yolanda, Echevarría Ana (eds.): Circulaciones mudéjares y moriscas. Redes de contacto y representaciones, recensé par Alexandra Merle
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

le volume par un douzième chapitre qui fait office de bilan critique des travaux rassemblés ici.

Les deux premières contributions étudient, de façon plus ou moins problématisée, la mobilité des mudéjares vers le *dār al-Islām*, c'est-à-dire vers Grenade ou vers des terres plus lointaines, que le déplacement soit définitif ou implique un retour. Pablo Ortego Rico s'intéresse aux mudéjars de Castille au XV^e^ siècle, tandis que Jean-Pierre Molénat complète cette étude en examinant les relations des musulmans de Castille et du Portugal avec ceux du *dār al-Islām* sur une bien plus longue période, entre le XII^e^ et le XV^e^ siècle. Le premier pose une question essentielle en s'interrogeant sur le rôle joué par les motivations religieuses dans la décision de quitter la terre natale, et sur le poids de ces motivations par rapport au sentiment de « naturalité », ce qui est aussi une façon de s'interroger sur l'auto-représentation des mudéjars. Or, si dans certains cas le désir de respecter scrupuleusement les obligations du musulman l'emporte sur l'attachement à la terre, menant de nombreux mudéjars à fuir vers le *dār al-Islām* au mépris des dispositions légales castillanes et des peines encourues, Pablo Ortego Rico montre qu'il ne faut pas négliger l'importance d'explications d'un autre ordre. Ainsi, il existe des motivations économiques – les relations commerciales entre Grenade et la Castille supposaient des circulations continues d'individus, dans les deux sens – ou diplomatiques, et l'on retrouve cette variété de motivations dans la typologie des déplacements établie par Jean-Pierre Molénat, qui mentionne des sauf-conduits octroyés par les monarques castillans et portugais pour des motifs diplomatiques ou commerciaux, mais aussi pour des voyages d'étude, ou même pour effectuer le pèlerinage à la Mecque que tout musulman doit en principe accomplir. Bien sûr, une mention spéciale est réservée aux effets du décret de 1502 sur la mobilité des musulmans de Castille : Pablo Ortego Rico suggère que l'abandon par les mudéjars du territoire castillan en 1502 fut plus important qu'on ne l'a cru, et il montre que, après la publication du décret, l'autorisation des déplacements des morisques vers la couronne d'Aragon et le Portugal pour de courtes périodes, afin de ne pas nuire au commerce, a été la porte ouverte à des migrations vers l'Afrique du Nord depuis les ports du Levant et à un véritable exode.

Outre ces déplacements vers les terres de l'Islam qui ne sauraient surprendre, même si leurs motivations sont plus variées qu'il n'y paraît, les deux articles mentionnent aussi des flux migratoires dans l'autre sens et enregistrent l'arrivée en Castille ou au Portugal de musulmans en provenance de terres d'Islam : mudéjars qui avaient émigré à Grenade et qui reviennent à leur terre d'origine, captifs qui, une fois libérés, choisissent de rester en terre chrétienne, ou encore familles des élites grenadines en conflit avec leur souverain qui s'établissent en Castille sous Jean II et Henri IV et dont un certain nombre, moyennant la conversion, finissent par s'intégrer à la noblesse castillane.

La possibilité laissée aux mudéjars d'effectuer le pèlerinage à la Mecque est illustrée par l'étude de relations écrites, qui viennent compléter les traces de ces déplacements dans les registres mentionnant le paiement des droits dont devaient s'acquitter les musulmans qui s'embarquaient à Barcelone ou dans d'autres ports. Xavier Casassas Canals offre une analyse de trois de ces relations ou *rihla*-s : une relation anonyme en arabe datée de la fin du XIV^e^ siècle relatant un pèlerinage effectué en 1395-1396, une autre de la fin XV^e^ siècle, rédigée en castillan, en *aljamiado* et en arabe ; enfin, un texte daté du tout début du XVI^e^ siècle, à la fin de l'époque mudéjare aragonaise. Pour Xavier Casassas, ces textes témoignent d'un effort pour maintenir vivaces les traditions de l'Islam dans la péninsule Ibérique, mais il s'interroge à juste titre, au terme d'une analyse minutieuse, sur leur spécificité par rapport à d'autres *rihla*-s rédigées par des pèlerins originaires d'autres espaces du monde islamique. On pourrait aussi suggérer d'autres comparaisons, tant les remarques sur la forme de ces récits (l'apparition de la première personne du singulier et de l'expérience individuelle, l'inclusion d'informations pratiques destinées aux futurs voyageurs), et sur l'appréhension de l'espace (un découpage géographique suivant la progression vers le but sacré du voyage, une caractérisation des lieux suivant leur degré de sacralité), rappellent dans une certaine mesure les analyses portant sur les récits de pèlerinages chrétiens en Terre sainte.

La seconde partie du volume, consacrée à la « mobilité morisque face aux pressions de l'État : adaptation, réaction », envisage cette mobilité depuis différents points de vue, et combine des analyses de cas et des études de plus grande ampleur. À la première catégorie appartiennent les contributions de Luis Araus Ballesteros et de Trevor J. Dadson. Le premier utilise la documentation liée à un procès sur une affaire d'héritage pour analyser les relations de parenté et de sociabilité – impliquant éventuellement des déplacements – entre des morisques de Cuéllar et de Valladolid, entre 1512 et 1520. Le second s'intéresse spécifiquement aux morisques du « campo de Calatrava », enracinés depuis des siècles dans cette région. Trevor J. Dadson montre que cette présence permanente n'interdit pas la mobilité : non seulement les morisques de cette région se déplaçaient, pour des raisons très diverses, mais l'importance de cette petite communauté ne



BCAI 34 (2020) Kadri Alice, Moreno Yolanda, Echevarría Ana (eds.): Circulaciones mudéjares y moriscas. Redes de contacto y representaciones, recensé par Alexandra Merle
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

cessa de croître au cours du XVIe siècle, grâce à un mouvement d'immigration en plusieurs vagues dû sans doute aux conditions de vie très favorables dont jouissaient ces morisques – notons que leurs occupae tions consistaient essentiellement à cultiver la terre.

Le remarquable article de Serafín de Tapia embrasse une zone géographique plus ample, toute la Vieille Castille – avec toutefois un intérêt partie culier pour les communautés d'Ávila et d'Arévalo, les mieux connues –, et s'intéresse à des morisques dont les activités professionnelles étaient liées à la mobilité : les muletiers, marchands et messagers qui arpentaient inlassablement les chemins de Castille, et qui, souvent, choisissaient ces professions pour ne pas être à la merci de maîtres ou de supérieurs vieux-chrétiens et pour échapper au contrôle de leurs pratiques religieuses. Ces individus jouaient un rôle clé dans le fonctionnement de réseaux morisques qui impliquaient aussi des tenanciers d'auberges. L'auteur retrace les efforts de l'Inquisition pour pénétrer ces réseaux qui permettaient la survie des pratiques musulmanes et les départs clandestins vers les terres de l'Islam, jusqu'à des opérations dignes d'un roman d'espionnage, incluant l'emploi d'agents infiltrés qui, en se faisant passer pour des envoyés du roi d'Alger, parvinrent à mettre au jour les réseaux existants entre la Vieille Castille et l'Afrique du Nord ou même Salonique. Cet examen des relations entre les activités itinérantes (et notamment marchandes) des morisques et leur résistance à l'acculturation, qui constitue un des articles les plus passionnants du volume, se clôt sur une incitation très bienvenue à étendre l'étude à d'autres communautés morisques.

Enfin, Alice Carette-Ismaïl donne un aperçu des représentations chrétiennes de cette mobilité morisque dans les trois récits bien connus de la rébellion des Alpujarras (1568-71), la *Rebelión y castigo de los moriscos* de Luis del Mármol Carvajal (1600), la *Guerra de Granada* de Diego Hurtado de Mendoza (1610), et la *Segunda parte de las Guerras civiles de Granada* de Ginés Pérez de Hita (1619), trois récits dont les divergences formelles et idéologiques ont été maintes fois relevées. Alice Carette propose ici une relecture de ces textes, attentive à la manière dont ils rendent compte de diverses circulations : celle des individus, jusqu'aux mesures de déportation après la répression, mais aussi celle de certains objets (les armes notamment), et des idées ou mots d'ordre appelant au soulèvement.

Après cette incursion un peu isolée dans le domaine des représentations, la dernière partie du volume concerne la circulation des informations et des savoirs entre les communautés mudéjares puis morisques, à travers la transmission d'écrits. María Jesús Viguera Molins présente une remarquable mise au point des problèmes méthodologiques auxquels est confrontée la recherche sur les manuscrits mudéjars et morisques en langue arabe ou en *aljamiado*, et des connaissances actuelles sur les manuscrits répertoriés et sur leur mode d'élaboration, de transmission et de conservation. La manière dont ces manuscrits sont parvenus jusqu'à nous est variable et souvent rocambolesque – la minutieuse analyse que Nuria de Castilla consacre ensuite à cinq « manuscrits morisques perdus » en est une bonne illustration –, certains ayant été confisqués par l'Inquisition, d'autres découverts fortuitement dans les parois de maisons morisques où ils étaient dissimulés depuis des siècles, d'autres encore retrouè vés loin de la péninsule Ibérique, parfois dans des collections privées au sein desquelles ils étaient entrés après un itinéraire accidenté. María Jesús Viguera Molins montre comment la diffusion des écrits, très dynamique au temps d'al-Andalus puis sans doute réduite, est nécessairement devenue clandestine après l'interdiction faite aux nouveaux convertis de posséder des livres en langue arabe (bien qu'on fît une distinction entre les écrits religieux et ceux qui portaient sur d'autres matières), et propose des pistes pour expliquer l'importance de cette production écrite, toujours sous forme manuscrite, en langue arabe et/ou en *aljamiado*.

Les interrogations portant sur la diffusion de ces écrits rejoignent la question de l'identité qui traverse tout le volume : peut-on expliquer le dynamisme de la production et de la circulation des manuscrits – circulation dont les études linguistiques et philoł logiques menées à la suite apportent des preuves, puisqu'elles mettent respectivement en lumière un phénomène d'harmonisation des graphies *aljamiadas* qui ne peut être spontané (Hossain Bouzineb) et un cas de copies avec plusieurs variantes d'un même texte (Alice Kadri) – par une démarche consciente de préservation de l'identité, et surtout par une volonté de résistance ?

La plupart des travaux réunis ici répondent à cette question par l'affirmative ; de même, les circulaf tions d'individus sont explicitement mises en relation avec l'identité des communautés mudéjares, puis morisques, même si cette relation ne semble pas fonctionner toujours dans le même sens. Pour Jean-Pierre Molénat, le contact constant entre les communautés mudéjares et les terres de l'Islam, dont on a vu qu'il répondait à des motivations variées, « explique en partie la résistance à l'acculturation, manifestée par le maintien de la pratique de la langue et de son maniement écrit » (p. 87), mais on peut aussi avoir l'impression, à la lecture d'autres contributions, que les déplacements et circulations avaient pour but de préserver l'identité et de résister à l'acculturation,



BCAI 34 (2020) Kadri Alice, Moreno Yolanda, Echevarría Ana (eds.): Circulaciones mudéjares y moriscas. Redes de contacto y representaciones, recensé par Alexandra Merle
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

surtout lorsqu'il s'agit des morisques, à propos desquels la possibilité d'une adhésion à la religion chrétienne et d'une volonté d'assimilation ne semble pas être envisagée. Aussi Stéphane Boissellier met-il en garde dans sa conclusion, à juste titre à notre avis, contre une « interprétation trop fortement identitaire des circulations »[4], et, tout simplement, contre une surestimation de l'importance de l'identité aux yeux des mudéjars et des morisques eux-mêmes, avant de suggérer que leurs déplacements relèvent d'une tradition et ne seraient donc pas forcément « des actes de résistance d'une culture minoritaire contre la culture dominante » (p. 380).

Sans doute les interrogations sur le rapport entre déplacement et intégration ou volonté de « résistance identitaire » des morisques[5] ne sont-elles pas closes : cet ouvrage de qualité contribue efficacement à lancer le débat sur cette question d'un intérêt évident, et fait progresser les connaissances au même titre que d'autres travaux qui, eux, attirent l'attention sur les stratégies d'intégration de familles morisques, en général issues des élites, dans la société vieille-chrétienne[6], et sur leur maîtrise de codes culturels impliquant par exemple la commande de généalogies ou d'œuvres historiographiques visant à recomposer leur passé.

*Alexandra Merle*
*Normandie Université, UNICAEN*

(4) Voir en particulier p. 379 où Stéphane Boissellier note que « les contributions de ce volume acceptent parfois cette prémisse sans la questionner ».

(5) On rappellera ici le titre sous lequel Bernard Vincent a récemment republié une vingtaine des articles qu'il a consacrés aux morisques au cours de sa carrière : *L'Islam d'Espagne au XVIe siècle. Résistances identitaires des morisques*, Bouchène, 2017.

(6) On pourra consulter les travaux de Enrique Soria Mesa sur les élites grenadines (par exemple, « Una gran familia. Las élites moriscas del reino de Granada », *Estudis : Revista de historia moderna*, n° 35, 2009, p. 9-36), et ceux de José Antonio García Luján sur le lignage des Granada Venegas. Voir aussi l'ouvrage coordonné par Rafael M. Pérez García et Manuel F. Fernández Chaves, *Las élites moriscas entre Granada y el reino de Sevilla. Rebelión, castigo y supervivencias*, Sevilla, Editorial Universidad de Sevilla, 2015.



BCAI 34 (2020) Kadri Alice, Moreno Yolanda, Echevarría Ana (eds.): Circulaciones mudéjares y moriscas. Redes de contacto y representaciones, recensé par Alexandra Merle
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net